

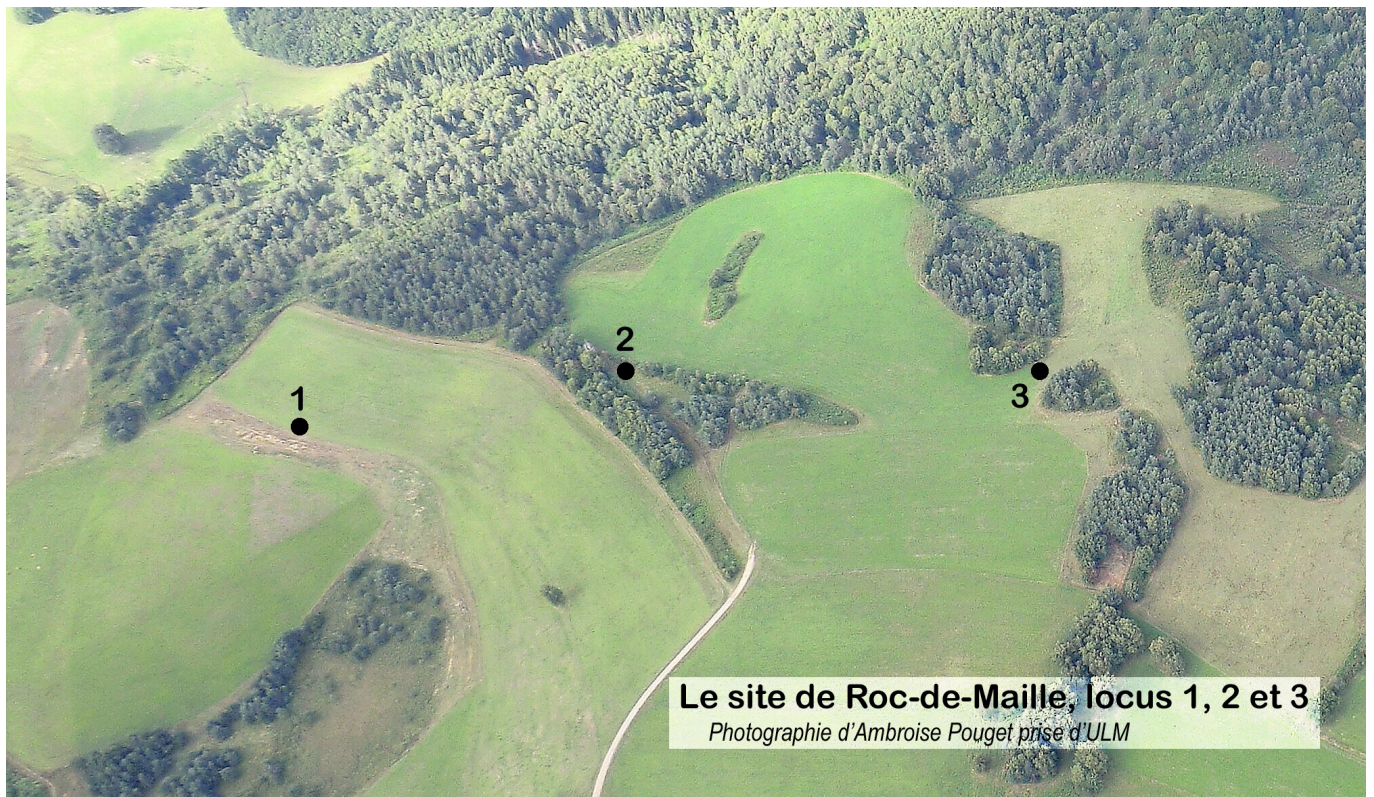
SUR LE SITE MESOLITHIQUE DE ROC DE MAILLE

Jacques DUBOIS, Claude GUILLAUMIE, Marc MURAT, Ambroise POUGET, Gérard SIMONNOT

Connu depuis longtemps comme lieu d'anciennes occupations humaines, Roc-de-Maille, commune du Pescher et par extension de Ménoire, a fait l'objet, notamment au siècle dernier, de nombreuses prospections effectuées par des passionnés, lesquels y ont recueilli beaucoup d'éléments lithiques.

Il s'est trouvé qu'au cours des dernières années, les défrichages de la lande à bruyère, qui occupait jusqu'alors les lieux, ont permis de révéler et mieux cerner notamment l'existence de trois zones distinctes d'habitat, sises à quelques centaines de mètres les unes des autres, ainsi que d'une quatrième plus au sud. Il semble qu'il y ait eu, en effet, sectorisation des occupations, présumant pour chacune d'une seule phase. Ces zones sont toutes échelonnées d'ailleurs sur l'ouest de la partie sommitale de ce vaste plateau mollement ondulé dont l'altitude moyenne s'établit vers les cinq cent cinquante mètres et qui est dominé au nord par l'éminence de Roche-de-Vic, autre point de peuplement.

Ce plateau d'où sourdent de nombreuses sources et dont le socle est composé de leptynites roses à microcline issues probablement d'ignimbrites ryolithiques qui, d'Aubazine à Ménoire, forment deux bandes parallèles axées nord 135° encadrées par des gneiss à grain fin, se trouve être relativement bien drainé, à l'est par la Ménoire et à l'ouest par les affluents rive gauche de la Sourdoire. Ceci amène à penser que son occupation permettait, à l'époque, tant sur ses deux flancs que dans les vallées adjacentes, d'utiliser au mieux toutes les ressources et potentialités de la bioscénose.



L'industrie qui a été reconnue et récoltée dans ces trois zones étant sensiblement la même, à rattacher probablement au Mésolithique Ancien et peut être même au tout début du Moyen, le présent article va se résumer à l'étude du matériel recueilli au locus 1, de coordonnées UTM 0403995 –

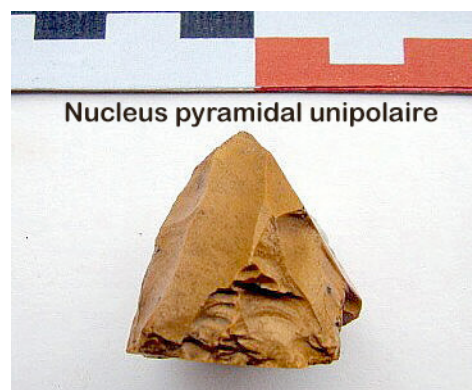
4994520. Une grande partie des produits de débitage est demeurée sur le lieu de taille en une auréole elliptique de vingt mètres de grand axe d'allongement conforme à la pente, jusqu'actuellement peu affectée par les écoulements naturels ou le défrichage, bien que les pièces soient légèrement dispersées et qu'aucun amas n'ait pu être mis en évidence.

A l'examen de cette industrie, une composante laminaire s'individualise, correspondant à une chaîne opératoire unipolaire entraînant, sur le même nucléus au cintre arrondi, la répétition de plusieurs séquences de production d'éclats ou lamelles générés à partir souvent d'un même plan, par rotation de la masse à débiter et obtenus, peut être par pression, mais plutôt au percuteur tendre. Des supports courts et légers paraissent en effet avoir été privilégiés.

Destinés sans doute à la fourniture de barbelures ou pointes de projectiles, chaque éclat lamellaire était obtenu à partir de l'état de surface laissé par l'enlèvement précédent, nervure guide ou latéralisation, et conditionnait également le détachement suivant.

La production répondait donc à des intentions particulières en termes de gabarits et de paramètres morphologiques.

S'il n'a été récolté sur site que peu de blocs bruts, nombre de nucléus ont été retrouvés et correspondent à cette production. Parmi ceux-ci, seize sont unipolaires, quatre bipolaires peut être pour corriger la convexité longitudinale et six à plans de frappe décalés. Il semble qu'il y ait pour tous, au préalable, extraction de supports de cadrage en bordure de table, de sorte que la morphologie des lamelles extraites soit le plus possible non tributaire de la morphologie initiale du volume à exploiter.



Réalisés sur les petits blocs les plus homogènes et isotropes possible provenant d'un environnement lacustre de bordure continentale et issus tous de la proche butte témoin triasique du Bout-de-la-Côte, ils ont fait l'objet, d'une mise en forme importante nécessitée également par la présence de laminites déformées, lacunes, mud-cracks et zones fracturées dans la masse du silex jaspéroïde, intervenue pendant et après la diagénèse de la roche.

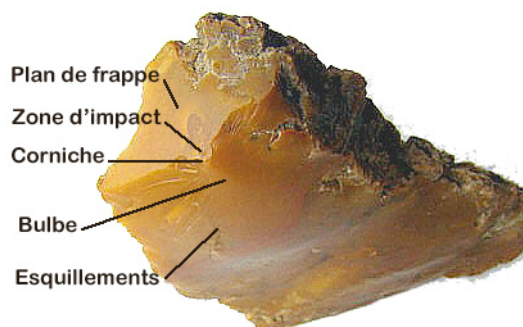
Une fois préparé, le volume est parfaitement délimité. Les flancs de la structure sont définis par des enlèvements extraits depuis la base de celle-ci, le schéma unipolaire convergeant d'enlèvements constituant, comme il a été dit, la modalité de production la plus spécifique. L'objectif est la production de lamelles étroites assez courtes et de petits éclats lamellaires minces. Le débitage s'inscrit en effet au sein d'une même structure volumétrique globale réunissant ces critères techniques, lesquels s'accordent parfaitement avec les caractéristiques de finesse de grain de ce silex jaspéroïde choisi, outre pour la proximité du gisement, sans doute pour cette texture.

Il apparaît parfois de courts rebroussés lors de l'enlèvement, le débitage semblant alors interrompu. Ces rebroussés peuvent résulter, soit d'une mauvaise préparation du plan de pression, soit d'un manque de force appliquée au détachement, soit enfin d'un angle de frappe trop ouvert par rapport à ce plan de pression.

L'on peut aussi se demander si les tailleurs n'ont pas interrompu les débitages des nucléus retrouvés, alors qu'ils avaient possibilité de les poursuivre, au moins pour certains, du fait de la difficulté, sans doute due à leur petitesse, de les maintenir solidement et en position fixe et bien

orientés lors de la taille. Les volumes s'inscrivent tous, en effet, dans des cubes allant de 3,5 à 2,4 mm d'arrête seulement, la forme même de ces nucléus en majorité pyramidaux ainsi que l'absence d'outrepassage confirment bien leur appui basal avec point de contact distal, leur immobilité étant une condition reconnue pour un débitage bien contrôlé.

L'on sait bien que la forme moyenne des produits débités dépend étroitement de l'état auquel a été amené le nucléus et que notamment, toute irrégularité, surtout dans la région mésiale, peut provoquer réfléchissement d'un enlèvement ou même empêcher la poursuite du débitage, ce qui peut contraindre le tailleur à aménager alors un nouveau plan de pression, avec la perte de matière qui en résulte.



Débitage à la pierre tendre

En effet, parfois, un second plan de frappe, transverse et oblique par rapport au premier, a été installé, que ce soit à des fins d'entretien mais surtout, sans doute, en vue d'une utilisation maximale de la matière restante. Les enlèvements qui en sont issus sont généralement plus courts, ce qui peut laisser penser à une exploitation moins généralisée de blocs alors de qualité plus médiocre.

Bien que les seuls arguments morphométriques soient insuffisants pour poser un diagnostic en ce qui concerne le procédé de débitage, il apparaît que, si l'enlèvement par pression peut avoir été utilisé, l'utilisation de la percussion directe à la pierre tendre semble la plupart du temps avoir été préférée. Les talons minces, filiformes ou punctiformes puis, les nombreux stigmates caractéristiques remarqués sur les parties proximales des lamelles en sont la preuve : fissure concentrique délimitant la zone de choc, points d'impacts prolongés par de petits bulbes, esquillements de ceux-ci, très légère corniche, enfin quelque fois, présence de petites rides fines et serrées proches du point de contact. En outre, les produits obtenus se trouvent être plus larges et plus courts.



Percuteur en leptynite

Cette option technique de taille paraît confirmée également par la découverte sur site de deux percuteurs en altérite leptynitique, de forme ovale allongée, issus vraisemblablement de galets très plats recueillis dans la Mémoire, le ruisseau voisin, et dont l'esquillement des extrémités dénote bien d'un usage en percussion. Cependant, si l'on s'en réfère au site d'Auderville, dans le Nord-Cotentin, ces deux objets auraient également pu servir d'outils pour diverses autres tâches domestiques et pourquoi pas avoir été même emmanchés. S'agit-il alors d'outils sur galets ?

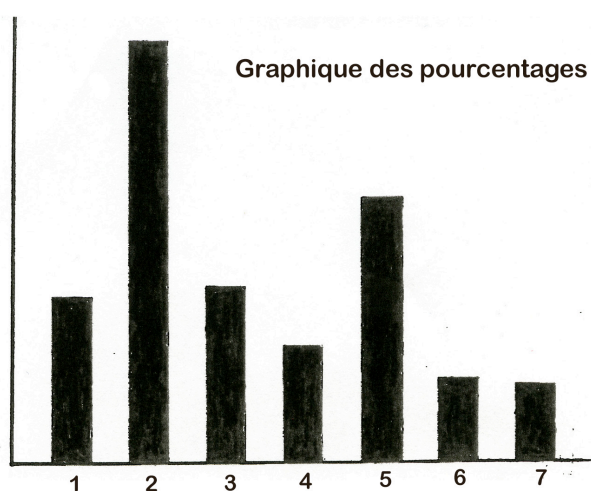
Quant à la matière première, l'approvisionnement, comme dit plus haut, en est d'abord local et ce avec un déterminisme fort : la butte témoin triasique du Bout-de-la-Côte avec ses bancs de silex jaspéroïde en affleurement et les altérites en résultant, se trouve à deux kilomètres environ du lieu d'exploitation.

Pour le surplus, les autres matières lithiques utilisées proviennent d'approvisionnements plus lointains emportés par les tailleurs lors de leurs déplacements mais apparemment en très petite quantité, ainsi qu'il résulte des éléments recueillis. Il s'agit surtout d'abord de silex noir, gris ou blond

du Sénonien du Périgord, étages Coniacien et Santonien, puis de silex tertiaire translucide, actuellement d'origine inconnue et peut être issu de galets de même matière recueillis dans la Dordogne.

Ces derniers marqueurs déterminent une aire géographique origine amenant à considérer d'abord que cette population a suivi, depuis le Périgord, le réseau hydrographique Dordogne-Vézère et leurs affluents dans un axe sud-ouest/nord-est. On peut considérer ces déplacements comme probablement liés et déterminés par le cycle des saisons, mais aussi concevoir que cette population, connaissant déjà le site de Roc-de-Maille avec ses potentialités de récolte de matériaux divers utilisables, a choisi de ne pas s'encombrer, lors du parcours, de stock de silex allogène.

Les éléments en silex retrouvés, comprennent deux cent sept objets répertoriés par catégories dans le tableau suivant, lequel en précise également le pourcentage, le terme « débris » étant employé dans la liste, pour désigner des fragments informes ne pouvant être rattachés à aucune autre série.



Le graphique de pourcentage fait bien ressortir ce qui va être constaté plus loin : peu d'outils mais un grand nombre d'éclats utilisés soit bruts soit légèrement aménagés.

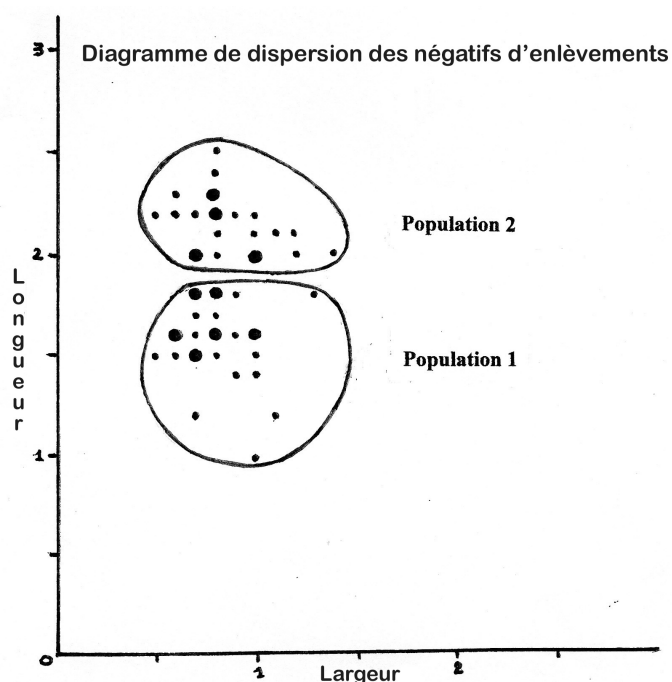
Par contre, la surprise est venue du relatif grand nombre de nucléus retrouvés, ce qui pourrait conférer une vocation de halte de chasse à ce campement, laquelle aurait entraîné alors la nécessité d'y réaliser et fabriquer de nombreuses armatures pour projectiles.

Cela rend possible, par ailleurs, de déterminer un coefficient de caractérisation des lamelles brutes alors produites (en abrégé **C2I**) en prenant en compte, sur ces nucléus, le rapport longueur/largeur des négatifs des enlèvements qui s'y remarquent. Ceci permet d'en déduire les dimensions probablement recherchées pour ces lamelles, mais aussi, postérieurement, de pouvoir effectuer des comparaisons avec le **C2I** du matériel récolté en d'autres lieux.

Le calcul effectué sur 50 négatifs d'enlèvements a permis, d'abord de calculer le **C2I** moyen de ce site, lequel s'est établi à 2,30, puis d'en dresser un tableau qui confirme bien que la production lamellaire était fortement normée.

Il semble en effet statistiquement possible de distinguer deux populations différentes réparties en deux classes :

- La première, de 10 à 18 mm de longueur et de 5 à 13 mm de largeur est probablement destinée à la confection de pointes, après quelques retouches.
- La seconde, de 20 à 25 mm de longueur et de 5 à 14 mm de largeur



devait servir, après fractionnement, à la fabrication de triangles.

Cette production d'armatures était réalisée uniquement avec le silex du Retho-Trias issu du gîte dit du Bout-de-la-Côte.

Comme cela l'avait été pressenti, nous nous trouvons bien en présence d'une chaîne opératoire ramifiée, partant de la découverte et l'appréhension de blocs bruts sur place ou lors des haltes antérieures, suivie de la production de nucléus, puis de l'extraction des supports, enfin de l'utilisation de ces derniers, soit directement soit après la mise en forme souhaitée, et de leur perte, leur abandon ou, au contraire, de leur remise en usage après nouvelles modifications.

Il apparaît également nettement, d'un point de vue morpho-technique, que cette production était orientée vers des enlèvements plutôt courts et larges, débités majoritairement à partir d'un même pôle et prévus pour des contacts fonctionnels particuliers. L'ensemble confirme ainsi, tant par l'existence d'une trame opératoire homogène que par la parfaite maîtrise des gestes techniques en découlant, la masse des produits retrouvés se caractérisant par :

- une surreprésentation des nucléus,
- une sous représentation des étapes de mise en forme,
- une surreprésentation des étapes de débitage,

l'ensemble sous-tendant un fort séquençage spatio-temporel de la chaîne opératoire .

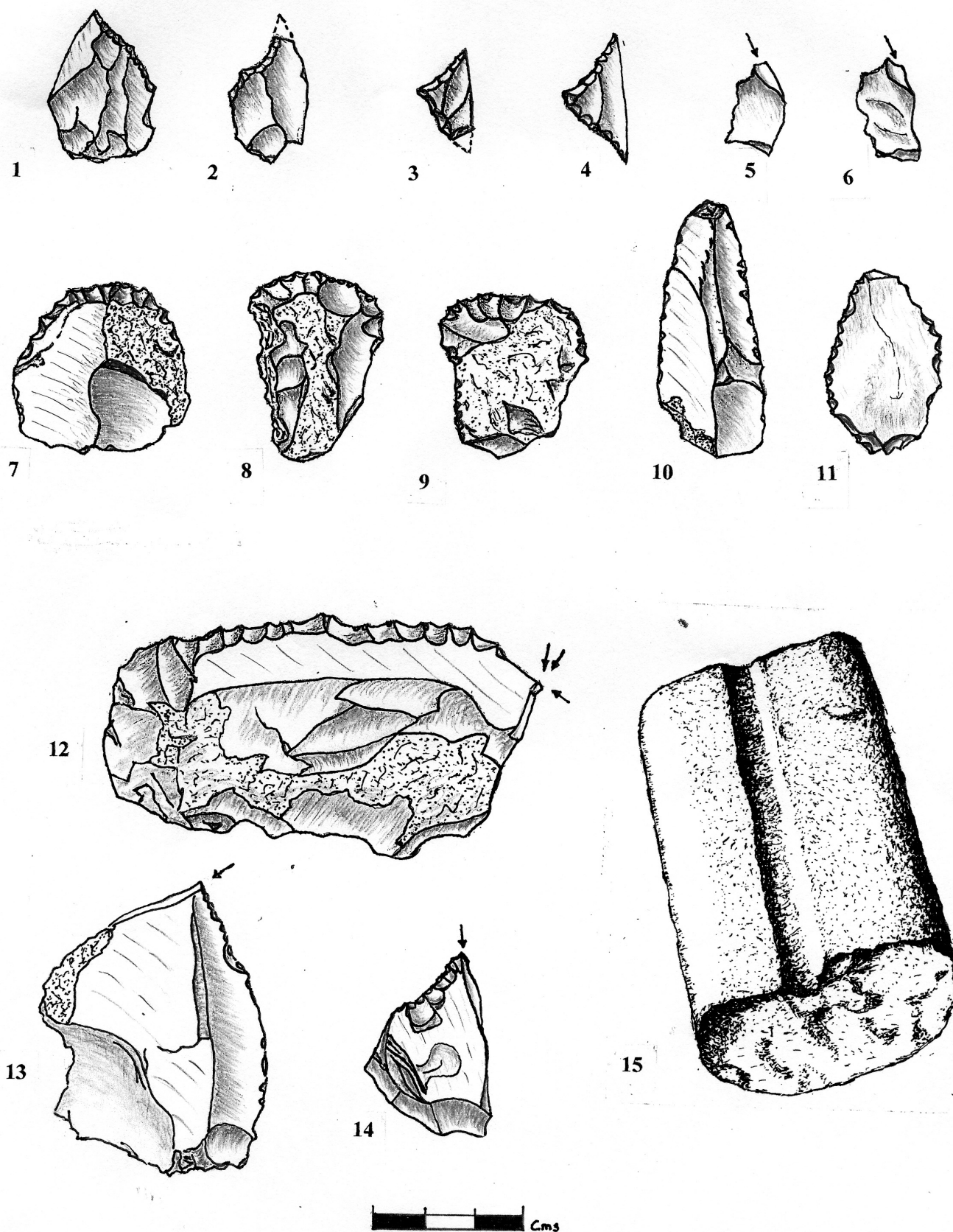
L'étude de l'industrie qui va suivre, portera sur les deux catégories principales qui peuvent y être définies : tout d'abord l'outillage de fonds commun, puis les éléments datant plus caractéristiques de la période considérée, le tout perdu ou abandonné sur le site.

L'outillage commun :

Comme cela a déjà été constaté par ailleurs, l'outillage ordinaire dit « de fonds commun » est beaucoup plus sommairement réalisé et avec une mise en forme plus rapide que dans les époques antérieures. Il fait pourtant l'objet d'une production fortement normée à base surtout d'éclats et lamelles avec une réduction tant du volume que de la grandeur des produits et se trouve être peu abondant, représentant sans doute un débitage « à la demande ».

L'on y retrouve d'abord une prédominance d'éclats dont le tranchant a été utilisé brut ou qui ont fait l'objet d'interventions mineures sur l'aspect du support, denticulations, coches et retouches, mais sans organisation particulière. Ces outils occasionnels qui permettent d'entrevoir la diversité des matières premières alors travaillées, proviennent probablement de l'aménagement du bloc de silex originel. On trouve ensuite des grattoirs réalisés sur des produits secondaires du débitage, d'abord sur bout d'éclats souvent avec reste de cortex en partie supérieure, mais aussi discoïdes épais et à retouches abruptes, ainsi qu'une grande lame mal venue organisée latéralement en racloir avec burin sur cassure, peut être employée au travail de peaux animales et, pour en terminer, des burins de divers types, dièdre ou latéral, assez frustes et sans standardisation.

Cette coupure assez brutale d'avec les techniques utilisées au Paléolithique Supérieur, ce sans que l'on puisse y voir une régression, pourrait au contraire résulter de l'adaptation nécessaire aux changements profonds alors subis par l'environnement, imposant notamment de nouvelles stratégies de prédation.



Roc de Maille, locus 1 : 1 et 2, pointes ; 3 et 4, triangles ; 5 et 6, micro burins ; 7, 8 et 9, grattoirs ; 10, lames ; 11, lamelles ; 12, grand grattoir burin ; 13 et 14, burins ; 15, polissoir de grès rouge.

Les éléments datant la période (armatures) :

En typologie, l'on sait bien que ce sont les particularités qui sont significatives et qu'il est donc nécessaire de détecter les caractères ayant une portée culturelle. Pour cela, il semble prioritaire de privilégier l'étude des armatures qui sont les éléments les plus investis techniquement.

Dans le contexte étudié, l'on ne peut que constater que c'est la production majoritaire de lamelles minces assez courtes qui a fait l'objet de la plus grande attention, comme en témoignent d'abord l'aménagement des zones de percussion puis la soigneuse conduite du débitage sans traces d'acharnement. Ces lamelles seront ensuite transformées pour prendre la forme de triangles ou de pointes destinés à des armatures de flèches, au terme d'un processus opératoire parfaitement maîtrisé. Ces triangles et pointes ainsi que leurs déchets de fabrication, tels les micro burins, deviennent de ce fait des éléments datant la période, critères techniques qui contribuent à affiner la compréhension de cette dynamique culturelle.

Il faut maintenant préciser que le ramassage, bien que soigneusement exécuté, a été uniquement effectué par récolte de surface, à l'exclusion de toute fouille même partielle, ce qui n'a pas permis de procéder à un tamisage à l'eau de déblais le quel, compte tenu des caractéristiques microlithiques de cette industrie, aurait sans doute donné des résultats appréciables.

De ce fait, parmi les trois grandes catégories d'armatures (triangles, pointes de flèches et segments) dont la découverte paraissait prévisible sur ce site, peu en ont été retrouvées :

- Deux triangles isocèles courts en silex jaspéroïde, avec enlèvements abrupts sur deux côtés avec délinéation très légèrement concave, correspondent à ceux figurés sous les numéros 9 et 15 de la typologie du G.E.E.M.
- A côté de cela, cinq micro burins, en même matériau, ont été recueillis, trois tirés de segments proximaux et latéralisés à gauche, deux distaux latéralisés à droite.
- Deux pointes en silex jaspéroïde ont été également recueillies. Elles sont formées de lamelles tronquées obliquement, troncatures abattues ensuite par des retouches abruptes.



Polissoir en grès rouge

Heureusement, deux autres éléments lithiques importants car susceptibles de fournir des éléments de datation, ont été découverts. Il s'agit de deux fragments de polissoirs provenant d'outils différents, en grès rouge, très anciennement fracturés, polissoirs en forme de parallélépipèdes rectangles mais aux angles et à la face inférieure arrondis par un usage intensif. Ils ont trois centimètres et demi d'épaisseur sur cinq de large environ et comportent tous deux un rainurage axial central en la face supérieure, plate par ailleurs. Ces outils macro lithiques ont manifestement servi à la mise en forme et au

polissage de fûts de flèches, ce qui s'accorde parfaitement avec l'industrie retrouvée en le même lieu.

Cette roche autunienne de couleur brun rouge (Munsell 5YR-5/4), grès isogranulaire à grains fins parfaitement classé avec ciment siliceux et ferrugineux et micro cristaux de séricite, peut être d'origine dunaire, a été retrouvée après recherches, en affleurement entre les parages de Lostanges et le village

du Verdier, soit à moins de cinq kilomètres au sud-ouest du site. Cela démontre, une fois de plus, la connaissance parfaite qu'avait ce groupe humain de son environnement.

Il est remarquable de constater que les mêmes macro outils, de matière identique, ont été retrouvés en plusieurs exemplaires lors de fouilles d'un site mésolithique à Paris, rue Henry-Farman (B. SOUFFI et F. MARTI, 2010), les vestiges reconnus, en place à la base du limon, étant attribués, sur des bases lithologiques, à la phase moyenne du Mésolithique, soit entre 10 000 et 7900 BP.

Du fait de l'identité complète de ces objets avec ceux de Roc de Maille, peut-on en déduire pour ces derniers une même datation origine ou au moins très voisine et faut-il y voir un indice du passage du premier au second Mésolithique ?

Il faut enfin rappeler qu'un fragment de pareil outil a été également découvert en Corrèze, sur la Commune d'Espagnac, par J. et L. SOULIER qui ont particulièrement prospecté la région.

Si l'on considère maintenant les lieux où ont été recueillis tant les silex jaspéroïdes que les percuteurs en leptynite et les polissoirs en grès rouge, on s'aperçoit qu'ils ont été récoltés dans un rayon maximum de cinq kilomètres à vol d'oiseau du site, soit dans un périmètre très facilement parcouru en moins de deux heures de marche, territoire privilégié qui devait constituer pour ces formidables connaisseurs de leur environnement, un espace de prédation suffisant, compte tenu de la très riche biomasse primaire existant.

Le comportement humain étant notamment le résultat d'une interaction complexe entre l'Homme et son milieu, il reste enfin à comprendre le pourquoi de cette installation en un site donné, issue sans doute de circonstances qu'il sera difficile d'appréhender. L'on peut simplement pour l'instant remarquer, en se basant sur le positionnement de la vingtaine d'autres mêmes sites reconnus en quelques mois de recherches sur ces communes et celles environnantes, notamment celle de Saint-Hilaire-Taurieux où pour la première fois le remontage partiel d'un nucléus a pu être effectué, la constance d'implantations sommitales dominant toujours plusieurs vallons et proches de points d'eau.

Faut il y voir simplement une possibilité accrue de surveillance et de contrôle de la faune, base majeure d'approvisionnement, dans un territoire où les ressources étaient alors réparties de façon relativement homogène ?

Nous aurions alors là un système d'exploitation de type « collecting » selon la définition de L. Binford (BINFORD, 1980), avec faible déplacement du camp mais à partir de celui-ci, forte mobilité logistique. Ceci qui s'accorderait bien avec le périmètre d'exploitation déterminé plus avant.

Bien que la mobilité de ces chasseurs-cueilleurs ne soit sans doute pas toujours dictée par l'environnement mais également par d'autres causes, l'obtention de ressources vivrières dépendant bien des conditions écologiques locales et ce même pour un très petit groupe humain, la poursuite des recherches en ces espaces permettra peut-être de mieux cerner le système économique, « collecting » ou « foraging », qui a été adopté à la suite de l'évolution du milieu de cette grande forêt décidue et de ses clairières dont la « carrying capacity » permettait sans doute de pourvoir à tous les besoins.